

PRÉFACE

JEAN-PIERRE SUEUR
SÉNATEUR DU LOIRET

Gérard Bouilly, ou la quête de l'Être

Gérard Bouilly était un peintre et un philosophe. À peine avais-je écrit cette phrase par laquelle je voulais commencer ce texte, que j'en ai perçu toute la fausseté.

L'imparfait, d'abord, ne convient pas.

Les artistes ont, par définition, la faculté de vivre après leur mort. L'œuvre de Gérard Bouilly est là, devant nous. Elle nous inspire les mêmes émotions que lorsqu'il était vivant. D'autres encore, que nous ignorions alors. Elle est œuvre de vie, œuvre vivante. C'est pourquoi j'en parlerai au présent.

En second lieu, il est profondément inexact d'écrire que Gérard Bouilly est – puisque je suis revenu au présent – peintre ET philosophe, comme s'il exerçait deux activités parallèles et distinctes.

Or, au départ, il y a l'Être.

L'Être subjugue Gérard.

La question la plus fondamentale de la philosophie est sans doute celle que formulait Leibnitz : pourquoi l'Être, pourquoi ce qui est, existe-t-il ?

L'Être a pour Gérard Bouilly les formes, la matérialité et les contours de l'univers.

C'est un monde immobile ou en transformation, en fusion.

Il l'aime, le scrute, le dessine, le peint.

Sa peinture est foncièrement *ontologique*. Sa philosophie aussi. L'une ne se distingue pas, ne se dissocie pas, de l'autre.

Sa peinture et sa philosophie *mêlées* – eût écrit Victor Hugo – sont un seul mouvement, une seule interrogation, une unique fascination.

Contemplant son œuvre, nous songeons au « *Premier matin du monde* ».

Nous songeons à Roger Caillois qui écrivit « *L'Écriture des pierres* » et un recueil de poésie intitulé « *Pierres* » et qui s'employa à relier – nous a-t-on justement dit – les « *formes complexes du monde minéral* » à « *l'imaginaire humain* ».

Nous songeons à Gaston Bachelard, bien sûr, lui qui annonçait : « *L'imagination n'est pas, comme le suggère l'étymologie, la faculté de forger des images de la réalité, elle est la faculté de forger des images qui dépassent la réalité, qui chantent la réalité* ».

... Je ne sais pourquoi cette phrase m'est venue à la pensée en contemplant les œuvres de Gérard Bouilly. Ou plutôt, si, je sais très bien pourquoi.

Regardez ses toiles. Elles dépeignent donc l'univers, ou le monde – comme on voudra.

Tout y est réel. Singulièrement réel, jusqu'à la matérialité surabondamment offerte, du minéral.

Et, indissociablement, tout est *sur-réel*.

L'Être s'enroule sur lui-même, se déploie en volutes, déborde de toutes parts.

Nous sommes dans la réalité et, du même mouvement, dans des galaxies imaginaires et impensées.

Il y a le rutillement immobile du monde et ses prolongements qui le magnifient ou le rendent insolite, inquiétant parfois – c'est selon.

Comme l'a bien écrit Yves Leroux, cela peut être « *solaire* » ou « *lunaire* ».

Cela va de l'infiniment grand à l'infiniment petit, comme eût dit Blaise Pascal.

Il y a un lien entre les gogottes et les planètes, entre les coquillages et les astres blancs.

L'univers entier procède du même principe d'organisation. La plus petite parcelle de minéral ressemble aux météores.

Gérard Bouilly l'a écrit : « *Nous soupçonnons que la nature – envisagée en tant qu'elle participe d'un regard – dissimule (...) une forme de réalité plus profonde, cachée ou difficile d'accès* ».

Le réel donc, et le sur-réel, caché en lui, qui sera son extension, son développement sans le trahir pour autant.

Il s'agit – écrit-il – d'une « *approche de l'Être* » et simultanément de l'« *intuition d'un Cosmos* ».

Cette quête le prend tout entier. Elle l'envahit. Elle requiert sa totale attention. Ce n'est pas une activité annexe, connexe et marginale.

Si bien – écrit-il encore – que, pour lui, « *La peinture ne se fait pas que le dimanche, elle ne se réduit pas à un décor heureux, à une occupation seulement agréable* ».

Non, elle engage l'être tout entier.

Gérard Bouilly a encore écrit – pourfendant les dichotomies éculées – que « *Toute peinture est concrète dans la mesure où elle relie au monde par l'intermédiaire des choses, et aussi abstraite si elle désigne la nécessité d'une collaboration aux forces créatrices à l'œuvre dans l'univers* ».

Et il cite Hegel pour qui « *L'art a une existence plus vraie que la réalité courante* ».

... On le voit : on est bien loin des « *peintres du dimanche* ».

On le verra aussi en scrutant ses œuvres, ou plutôt *son œuvre* car il est frappant que ses toiles procèdent d'une unité profonde. On mesure en se confrontant à ses peintures combien il a fui la dispersion – ce que Pascal, encore lui, aurait qualifié de *divertissement*.

Certains peintres multiplient à l'infini les sujets. Et ils multiplient aussi les styles. Ils se perdent littéralement.

Gérard Bouilly, lui, se concentre sur quelques thèmes. Il travaille en profondeur.

Il y a donc, d'abord, l'univers et l'univers du minéral peuplé de globes, de planètes, de ciels et de minéraux qui sont traversés de canaux, de veines et de rayures.

C'est un monde qui oscille entre le *bleu* et le *blanc*.

Il y a ensuite les arbres (*Le labyrinthe de Pisani, Brocéliande, Arborescence, Arbre en majesté*). Et parmi les arbres, il y a *L'Arbre de vie* dont, significativement, les racines enserrant la planète-terre. Le végétal émane du minéral. Il lie le minéral à la blancheur du ciel.

Il y a des concrétions minérales, et puis la transmutation des substances.

Après les roches et les arbres, viennent, récurrents, les instruments. L'orgue qui résonne aux dimensions de l'univers, si bien que l'on songe, inmanquablement à Paul Claudel et aux « *grandes orgues de la création* ». Et puis, surtout, les violes, les violons et violoncelles (*Clavier, Toccata, Adagio, Fugue pour une planète*). Tout alors tourne autour des *bois*. C'est une autre mutation. Une transfiguration. De l'arbre aux bois. Des bois aux sons. La peinture alors ouvre sur de vastes symphonies. Baudelaire nous vient inmanquablement à l'esprit : « *Les parfums, les couleurs et les sons se répondent* ».

Nous passons de la matière au végétal, du végétal à l'œuvre de l'homme qui ouvre sur l'Esprit qui, par l'effet de la musique, plane sur les terres et les mers.

Et puis, il y a la Femme.

Là encore, j'emploie le singulier.

Il y a, certes, cette toile intitulée *Rêve*, lourde et forte d'une tendre sensualité. Mais celle-ci est atypique (comme l'est peut-être *La Dame Blanche*). Car toutes les autres (*Zarpanitou, Des désirs de cigale, Le monde blanc, Rêve blanc*) nous présentent la femme comme un archétype, le visage invisible, caché, et les pointes de seins – très visibles – tournés vers le ciel, cependant qu'au premier plan une ample coiffure tombe vers le sol. Image unique, sans fin redessinée, – femme médiatrice tournée, corps et esprit conjoints, vers l'univers, faisant corps avec la beauté du monde.

Il est même cette autre œuvre – une mine de plomb – intitulée « *L'arbre est du temps* » où, dans la même posture, dans le même geste, la même femme est tournée vers l'arbre qui déploie ses branches aux dimensions de l'univers, cependant que la chevelure se déploie pareillement vers la terre.

Le symbole est manifeste.

Il ne s'agit pas de copies, de redites ou de ré-écritures.

Il s'agit de poursuivre, jour après jour, nuit après nuit, la quête de l'Être, sans laquelle – Gérard Bouilly le sait, l'écrit, le peint –, l'existence n'aurait pas de sens.

Ou bien, oui, bien sûr, nous continuerions de vivre et d' « *exister* » comme « *les peintres du dimanche* ».